 La chronique de Frédéric BOYER

La vie commune

Et maintenant ? Pourquoi ne pas inverser le cours habituel de nos divisions et commencer, cette année, par nous dire ce que nous avons en commun de possible, plutôt que de nous retrancher derrière ce qui nous sépare ? Sachant que la difficulté d'une vie commune est d'accueillir l'expression de la solitude et de la séparation.

J'en entends ricaner certains mais l'expression récente de nos désaccords dans l'espace public s'explique aussi parce que nous avons failli devant cette tâche. Pour faire apparaître ce qui est commun à tous, il faut d'abord se porter vers la vie des autres, jusqu'à écouter nos désaccords, entendre nos solitudes. Le sentiment de déclassement, d'injustice est l'expression d'un monde qui ne se donne pas à vivre comme monde commun possible, parce qu'il a renoncé à l'effort d'imagination nécessaire pour franchir l'obstacle de nos solitudes et de nos égoïsmes. Il ne suffit pas de rappeler abstraitement des valeurs ou des projets communs, encore faut-il travailler à rendre possible cette communauté entre nous.

Il ne saurait y avoir, je pense, d'espace public si chacun ne fait pas l'effort d'imaginer la vie des autres, les existences qu'il ne partage pas forcément et avec lesquelles il n'est pas forcément en accord. Puis-je accepter d'imaginer ce que représente vivre avec moins que rien ou pas grand-chose, vivre avec un handicap, sans travail, sans logement ? Mais aussi vivre avec d'autres idées que les miennes, d'autres convictions ? Un tel effort est destiné à éclairer quelque chose du caractère public de notre vie commune, de sa tragique diversité, et de la profondeur avec laquelle toute communauté, politique, amoureuse, religieuse, amicale, tient à cet acte d'imagination de l'autre jusque dans son opposition ou son abandon.

Comment la vie serait-elle quelque chose de partagé si nous n'exprimons jamais nos différences et nos désaccords ? Je crois qu'il s'agit de la signification la plus haute de ce que le christianisme propose avec le dogme de l'Incarnation : répondre à cette peur d'être humain confronté à d'autres que moi. Ce que nous dit le Christ tient à ceci : être humain, ce n'est pas aspirer à être le seul humain mais c'est une aspiration qui vise les autres au même titre que moi, aspirer à être vu comme humain à travers la vie des autres, ennemis ou amis. Et croire à Dieu, comme Fils et Christ, c'est comprendre qu'il n'y a de divinité que de prendre sur elle d'être humain, dans cet acte spirituel absolu qui est d'imaginer l'autre vie, dans toute sa solitude et sa différence, jusque dans la chair et l'histoire de toute vie humaine. Sachant à quel point nous sommes des êtres seuls. Et c'est cela que nous avons à opposer à la folie si contemporaine de vies humaines divisées par les disparités, les inégalités d'origine, de conditions, de développement - folie sous-jacente au désir de dénier finalement l'exigence de destin commun.

Oui, mes amis, la vérité est que nous sommes réellement dans notre humanité la plus radicale, séparés et divisés. Que nous construisons des communautés qui finissent par abandonner ou négliger l'urgence de notre présent d'humanité commune. Et nous préférons fragmenter toute communauté en une multitude d'intérêts sinon opposés du moins divergents, avec la naïveté coupable et ridicule de penser que ces petites communautés isolées pourraient coexister tant bien que mal dans un déséquilibre permanent. Oh il n'y a pas de limite à notre séparation, et c'est la raison pour laquelle nous devons répondre de tout ce qui s'interpose entre nous, de tout ce qui nous divise, et répondre sinon de l'avoir causé et voulu, du moins d'y avoir persévéré.

Toute vie est la vie de tous, précisément parce que nous ne partageons pas toute vie, et que notre devoir est de nous y intéresser si nous voulons par nécessité, et pourquoi pas par amour, vivre ensemble. C'est-à-dire non pas effacer toute différence, toute solitude, toute singularité, mais vivre soi avec le souci de l'autre vie. L'amour est peut-être ce qui effraie nos politiques publiques, ce qu'elles ne calculent pas. Comme parfois nos politiques privées, familiales et sentimentales. Il n'est jamais si facile d'aimer. Il ne peut y avoir de communauté sans traverser la solitude de chaque existence, sans faire l'effort de nous projeter humblement dans la vie de l'autre pour la relier concrètement, matériellement, à nous. Pour qu'il y ait un bien commun, il faut que chacun d'entre nous puisse demander à tous d'envisager sa vie. L'amour en politique serait cette forme d'attention à l'autre vie qui conditionne toute vie publique.

On ne peut se contenter de multiplier les intérêts privés, considérons plutôt collectivement que toute existence est digne de l'intérêt commun. Et qu'aucun intérêt commun n'est possible si nous refusons l'expression de nos désaccords.

*La Croix* du jeudi 3 janvier 2019, p.28.